

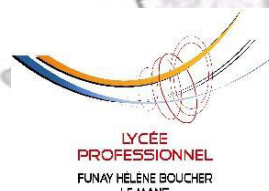
Concours de nouvelles des lycées du Mans 2014-2015 : Guerres

Sujet 1 : *La mort est mon métier.*

Sujet 2 : *"Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt étaient tous morts depuis longtemps."*

Sujet 3 : *« Il allait devoir traverser la ville malgré le couvre-feu. »*

©Couverture. C'était la Guerre des tranchées. Jacques Tardi



Concours de nouvelles des lycées du Mans

2014-2015 : Guerres



« La nouvelle est un écrit simple, court et intense qui présente des personnages peu nombreux, comporte des indices annonciateurs et des fausses pistes, favorise le suspense, la dramatisation et se termine par une chute originale et déroutante respectant cependant la cohérence du récit. »

Nicole Amann

Le concours de nouvelles des Lycées du Mans est organisé par le CDI du Lycée Touchard-Washington en collaboration étroite avec les CDI des Lycées Funay Hélène Boucher et du Lycée Sud, et avec l'aimable participation de la librairie Thuard.

Cette année, trois sujets ont été proposés au choix sur le thème des guerres.

Sujet 1 : *La mort est mon métier.*

Sujet 2 : *"Ceux qui pensaient que cette guerre finirait bientôt étaient tous morts depuis longtemps."*

Sujet 3 : *« Il allait devoir traverser la ville malgré le couvre-feu. »*

Nous avons recueilli dans les trois établissements plus de **150 nouvelles**.

Au lycée Touchard-Washington, 5 classes ont participé dont 3 secondes générales, une seconde professionnelle et une classe de CAP.

Au lycée Funay Hélène Boucher, une classe de seconde professionnelle s'est inscrite et deux classes de CAP ont travaillé leurs nouvelles sur les trois sujets proposés même si ces deux dernières classes n'ont pas officiellement participé au concours faute de temps.

Au lycée Sud, deux classes de première (une ES et une STMG) se sont inscrites.

Le jury a réuni de nombreux enseignants de toutes matières, COP, CPE et documentalistes volontaires dans les trois lycées, (une quinzaine de personnes) ainsi que Mme Thuard de la librairie Thuard, qui offre trois prix d'une valeur de 30 euros chacun.

Au total, sept prix ont été remis cette année, récompensant 8 élèves.

Louis Delaime

La porte semble s'ouvrir dans le vide tant l'obscurité est oppressante. Il prend une chaise à laquelle il manque un pied et las, s'assoit dessus. Sa bouche part fébrilement à la recherche de sa Gauloise dont il recrache une fumée sombre. Joignant ses mains, les coudes sur les genoux il demande calmement... :

« Bon, Louis... Comment ça va aujourd'hui ? »

Un court silence se fait entendre suivi d'une réponse rauque :

« Pas bien mieux que hier mon vieux. »

On pourrait croire que l'obscurité même venait de parler. Soudain, deux yeux exorbités apparaissent, suivis d'un visage décharné et balafré : Louis. Celui-ci énonce d'une voix apeurée :

« Tous ceux qui pensaient que cette guerre était fini étaient déjà tous morts... A cause de ces enfoirés, je viens de perdre mon avant-bras... Je rentre du front, j'en ai encore le cœur glacé. »

Louis laissa apparaître un bras mutilé et dans une respiration douloureuse continua : « Ca n'a pas encore cicatrisé, j'attends l'infirmière. Quand penses-tu qu'elle passera ? » L'autre, toujours sur sa chaise, répondit étouffé par la fumée de son mégot :

« Très bientôt. Ne t'inquiète pas Louis ... mais bon dieu comment ça a pu t'arriver ?

Louis répondit avec un éclair de douleur au fond de ses yeux :

- Je ne sais pas très bien ... un éclat d'obus sans doute. C'était si soudain que je n'ai pu avoir mal ni comprendre. C'est quand les infirmiers sont venus me chercher dans cette boue que j'ai compris. Cette guerre dure depuis si longtemps, tant de frères sont tombés ... j'ai presque l'impression d'être fou je voudrais tant que cela soit fini... ou du moins au plus tôt ».

C'est alors qu'il se mit à gémir, d'abord doucement puis de plus en plus fort, marchant en rond ou plutôt claudiquant, une main sur le crâne, une autre perdue on ne sait où, ni comment. Lui-même ne savait plus, il avait juste mal, mal à en mourir, mal à la tête et mal au cœur. Il en avait marre, simplement marre, marre de tout , marre de cet endroit et de cet homme en face de lui qui était tout juste bon à le couvrir de paroles rassurantes. Mais il n'avait pas besoin de

paroles rassurantes : il avait juste besoin que cela sorte de son crâne, que cette colère et cette souffrance s'en aillent loin de lui.

Alors, un bruit métallique se fit entendre. Louis se retourna prestement vers l'autre homme, avant de reculer, apeuré, les bras en avant. Une lueur animale jaillit dans ses yeux et cette bestialité semblait animer son corps, tendre ses muscles, faire grincer ses dents et serrer ses poings. Sa colère semblait luire autour de lui, il sentait la peur de son camarade en face. Louis voulait lui faire peur, il voulait que l'autre souffre autant que lui. D'ailleurs, qui était-il ? Son camarade ? Un mécréant ? Il ne savait pas, il ne savait plus mais cela n'avait plus d'importance : l'autre devait mourir car c'était ainsi que raisonnait Louis. Cette guerre l'avait rendu sans pitié, prêt à tout, prêt à tuer. Voulant se ruer en avant, il trébucha sur quelque chose et au comble de son énervement, l'écrasa de son talon nu. C'était la chaise. Puis une porte claqua avec fracas. Les oreilles encore emplies de ce bruit assourdissant, Louis tomba à terre. L'autre était parti, cela le calma un peu. Il avait encore mal, trop mal, il voulait cette infirmière, il voulait dormir et il voulait rentrer chez lui, ou mourir, il ne savait pas et ce dilemme le conduirait jusqu'au bout de ce qu'il pensait être la nuit.

La porte claqua. Docteur Malone reste un temps la main sur la poignée, exténué, encore effrayé de ce qu'il vient de voir, sa chemise trempée de sueur, son mégot encore à la main, écoutant Louis gémir au loin.

Ces entretiens avec Louis Delaime le fatiguaient, la maladie de ce pauvre homme s'aggravait au fil des visites. De toute sa carrière, il n'avait jamais eu de patient d'après-guerre aussi grave. Il en venait à douter de ses propres compétences. Reprenant soudain ses esprits, il interpella une infirmière qui passait et lui dit brusquement :

- Jeanne, augmentez la dose du patient 91.

- Louis Delaime, monsieur ?

Il hocha la tête silencieusement. Elle soupira, en notant quelque chose sur son calepin et répliqua avec un léger sourire :

- Il vous prend encore pour son compagnon de guerre ?

-Oui. Très étonnant pour un patient qui ne l'a jamais faite.

Prix de la librairie Thuard dans la catégorie LGT remis à Eloïse Moua et Jean-Baptiste Boussard-Turbet élèves de seconde 502 au Lycée Touchard-Washington

Petit garçon

Je m'appelais A. Je n'étais pas une personne comme les autres. Ma vie fut très courte, et pourtant, j'ai changé le monde. J'avais un guide. J'étais son petit garçon. C'était mon papa. Une maman ? Je pensais que j'en n'avais pas. Alors que lui, il m'était indispensable. C'était ma référence, mon repère. Après tout, c'était lui qui m'avait créé. C'était lui qui connaissait tout de moi, la manière dont il fallait s'occuper de moi. Car je n'étais pas un garçon comme les autres.

Je sentais quelque chose dans mes entrailles. Un gargouillis sourd. Je ne pouvais pas marcher, je ne pouvais pas effectuer le moindre geste. C'est pourquoi les amis de mon papa devaient me porter. Aucun mouvement brusque ! Disait-il, angoissé. C'était pour lui un grand soulagement lorsque l'on me reposait sans encombre.

Un jour, je fis part de mes angoisses à Papa. Je lui demandai ce que j'avais dans mon ventre. Ah ! Si je te le disais, tu ne comprendrais pas, dit-il. Il m'expliqua seulement que si j'étais trop agité, si je ne contrôlais pas mes émotions, cette chose à l'intérieur de moi prendrait le dessus. Pourquoi me l'avoir implanté alors ? Il me répondit, calme, qu'elle devait être utilisée en temps voulu, et pas avant. A quoi servait-elle ? Il ne remua pas les lèvres pendant plusieurs secondes. Il prit une grande inspiration, puis, doucement, il murmura qu'elle devait anéantir tout ennemi. Il m'avait conçu pour que je tue. Depuis le départ, j'avais pour tâche de répandre la mort. C'était mon « métier ». Et lorsque cette chose serait enclenchée, je disparaîtrai. Je ne m'affolais pas. Il ne savait pas quand ce jour arriverait. Il savait néanmoins qu'il était proche. Il me réconforta en ajoutant que mon sacrifice ferait de moi une personne célèbre.

Pourquoi devais-je tuer des gens ? Il ne répondit pas ; simplement, il me regarda. Y avait-il dans ses yeux de la pitié ? Non, pas pour moi, en tout cas. Peut-être de la culpabilité...

Quelques temps plus tard, tout le monde s'était mis d'accord : c'était le moment pour moi d'accomplir ma mission. Je sentais déjà depuis quelques semaines de la colère et de la panique. Papa me rassura. Une autre arme, comme moi, avait été créée. Elle ferait comme moi. Mais quelques jours plus tard.

Je devais y aller. Avant, des tas de personnes avaient écrit des petits mots à l'intention de ceux que je rencontrerais. Mais qui allais-je rencontrer ? Ou plutôt qui allais-je tuer ? Des

gens, que les organisateurs ne connaissent même pas, peu importe. Pourquoi ? C'était ainsi, répondit Papa. Il fallait bien qu'ils y en aient qui meurent.

On me déposa délicatement dans la soute d'un avion. J'étais seul. Mon voyage commençait. Je m'endormis.

Je me réveillais. 8h15, c'était l'heure. Un voyant rouge clignota. Je fus pris d'une angoisse soudaine. La rampe s'abaissait. La lumière m'apparut. Il faisait beau, le ciel était bleu. J'étais au-dessus des nuages. Je sentis le sol se dérober sous moi. Je glissais. La lumière m'engloutit.

Je tombais. J'avais quitté l'avion. Je transperçais les nuages, attiré par le sol. C'était une étrange sensation. J'allais de plus en plus vite. Le frottement de l'air pendant ma chute devenait plus fort, me faisait encore plus mal.

Je vis un point sombre. Une ville. Des immeubles. Je crus même entendre un rire d'enfant. Etais-ce mon imagination ? J'allais m'écraser. Je pris peur. J'étouffais. Mon corps s'embrasait. Je sentais l'acide dans mon ventre gagner en puissance. J'essayais de la retenir, mais la douleur m'était insupportable.

Je ne pouvais plus lutter. Je lâchai prise. Toute l'énergie comprimée dans mon ventre fut libérée. Il y eut une détonation. Je fus emporté. Tout s'effaça.

On était le 6 août 1945, quelque part au-dessus du Japon. Mon père m'avait surnommé Little Boy.

Prix interne du lycée Touchard-Washington dans la catégorie LGT remis à Sarah Benabdelkalek élèves de seconde 512 au Lycée Touchard-Washington

Fraternité

7 Mai 1917 – Quelque part sur le front de l'Ouest

Chers parents.

J'ai peu de temps pour vous écrire. Les dernières semaines ont été éprouvantes. J'ai participé aux premiers jours de l'offensive du Chemin des Dames. Je. Désormais, je suis seul. Je ne sais pas si l'information vous est déjà parvenue. Mais qu'importe. Je veux absolument vous l'annoncer moi-même. Vous dire ce que j'ai vu. Ce que j'ai fait. Charles, votre fils, mon frère, a donné sa vie pour la France. Il est mort le deuxième jour de l'offensive, le 17 avril. Avant de vous décrire ses derniers instants, je veux que vous compreniez. Que vous compreniez les conditions dans lesquelles nous vivons. Ou plutôt dans lesquelles nous mourons. Que vous compreniez qu'ici, nous ne sommes plus des hommes.

Avant même de nous engager dans une bataille, nous tentons de survivre. La nourriture se fait rare. À l'inverse des maladies. L'hygiène est un mot qui, depuis longtemps déjà, a déserté de notre vocabulaire. La crasse nous forme une deuxième peau. À cela s'ajoute la boue dans laquelle nous pataugeons nuit et jour. Le froid nous transperce de toute part. J'espère que chez vous, le printemps est plus doux. Ici, le 16 avril, il neigeait. Je n'arrive même plus à me souvenir à quand remonte ma dernière nuit de sommeil. Les rares fois où je somnole, je rêve de la Guerre. Je ne me repose jamais. Je lutte toujours, contre le froid, contre les rats... Contre eux, ceux d'en face. Et contre moi-même, parfois.

Je ne me reconnais plus. J'ai l'impression que ma conscience s'est réfugiée dans un coin de mon cerveau. Un coin qui n'a pas encore été noirci par la Guerre. Désormais, la mort est mon métier. C'est elle qui me guide. Au début je ne me laissais pas faire. Je me débattais avec cette fatalité. Mais à quoi bon ? À quoi m'attendais-je en partant pour le front ? J'ai fini par me faire une raison. La guerre n'aboutit pas à la paix. Mais bien à la mort. Elle transforme les hommes. Notre cœur est devenu aussi dur et froid que le métal de nos armes. Le bruit de ses battements a été remplacé par celui des obus. À nos yeux, nos ennemis ne sont plus des hommes. Ils ont été réduits à de simples cibles. Notre seul but est de les atteindre. Peu importe le prix à payer.

Nous ne faisons même plus attention à toutes les autres choses qui nous entourent. Au début, les soldats tissaient peu à peu des liens entre eux. Mais la mort venait à chaque fois les rompre. Ainsi, nous avons appris à ne plus nous attacher à quiconque. La Guerre avale les hommes. Quant aux lieux que nous traversons, aux paysages que nous rencontrons, que dire ? Au tout début, je découvrais des villages nichés au cœur d'une France qui semblait paisible. Les forêts étaient majestueuses. Les plaines d'un vert éblouissant. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Les villages ne sont plus que des ruines. Même les clochers des églises semblent avoir été broyés par la main du Diable. Le souffle des obus a décimé les forêts. Ces mêmes obus qui ont retourné la terre, laissant derrière eux des plaines ravagées, criblées de cratères causés par ces incessantes explosions. La Guerre détruit la France.

À l'heure où je vous écris, je sais à peine où je me trouve. Après l'offensive éprouvante du Chemin des Dames, on nous a laissé un court répit. Dès lors, les souvenirs de ce funeste 17 avril 1917 m'ont assailli. Je dois à présent vous raconter.

Ce jour-là, il pleuvait à verse. Plus que jamais, le sol déjà boueux était détrempe, gorgé d'eau. Mais nous n'entendions pas la pluie. L'assourdissant vacarme de l'artillerie nous abrutissait depuis la veille, dès six heures du matin, heure à laquelle l'offensive avait débuté. Ainsi, je n'ai pas le souvenir d'avoir échangé un seul mot avec mon frère. En revanche, nous avons échangé bon nombre de regards...

Je ne mets quasiment jamais les pieds sur le no man's land. Je reste dans les tranchées. Crispé derrière la mitrailleuse dont j'ai la charge. Les consignes sont claires : si une division d'infanterie approche trop près de nos lignes, j'ouvre le feu. Je dois m'efforcer de viser le plus précisément possible. Les munitions s'épuisent vite. Les balles doivent être fatales. Je sème la mort.

Charles s'était vu confier une mission bien plus périlleuse. Il faisait partie de l'infanterie. La mort était aussi devenue son métier. Je savais pertinemment qu'à tout moment, il pouvait être pris dans l'explosion d'un obus. Ou qu'il pouvait être fauché par un tir de mitrailleuse, qu'un Allemand dissimulé dans les tranchées aurait pris soin de diriger vers lui. Comme moi je le faisais avec eux. Cette pensée me glaçait le sang.

Ainsi, depuis la veille, il avait déjà essuyé les tirs ennemis. Alors que ses compagnons d'armes tombaient un à un, lui revenait toujours sain et sauf. Mais il ne supportait plus de voir ses camarades joncher le champ de bataille. Il ne supportait plus de devoir reculer sans cesse face à l'ennemi. Assister à toutes ces mutineries l'insupportait également. Ce matin du 17

avril, il devait s'élancer une ultime fois sur cette terre meurtrie. Avant que l'ordre lui soit donné de quitter la tranchée, il m'a lancé un dernier regard. Rempli de détermination. De rage. Sans une once de peur. Il ne craignait pas l'ennemi. Et il avait raison.

La pluie avait rendu mes mains glissantes. Mon arme était plus froide que jamais. Je distinguais mal tous ces hommes qui se précipitaient comme un seul vers les lignes allemandes. Les explosions d'obus rendaient ma vision encore plus difficile. Mais cela ne m'excuse pas.

Charles s'est élancé comme une furie. Dès que ses pieds ont foulé le no man's land, il a plongé le buste en avant, poussé un cri de rage, dans une course folle.

J'ai été distrait par cette vision. Quand j'ai reporté mon attention sur le viseur de la mitrailleuse, je n'ai pas pu retenir un cri de surprise. Des Allemands étaient sortis de leur tranchée. Un geste aussi fou qu'inattendu. La logique aurait voulu qu'ils attendent bien sagement que nos soldats se positionnent pile devant leurs défenses. Là, ils n'auraient eu qu'à appuyer sur la gâchette. Cependant, ces soldats ennemis avaient quant à eux décidé d'essayer de pénétrer nos lignes. Je me demande encore comment ils ont fait pour y parvenir, sans être la victime des obus français.

Je me suis ressaisi. Aussi vite que j'ai pu. La mitrailleuse était d'ores et déjà chargée. Je l'ai déplacée un peu plus vers ma droite. J'ai grimacé sous l'effort. Puis j'ai tiré.

Et je l'ai touché.

Lui non plus, il n'aurait pas dû être là. Dans un dernier élan de folie, il a dû se précipiter vers les ennemis qui étaient les plus proches de lui. Il a dû les voir tomber, les uns après les autres. Il a dû voir les balles les transpercer. Il a dû voir leur sang gicler. Il n'a pas dû comprendre tout de suite. Puis, enfin, il a dû sentir des balles le toucher. Mes balles.

Je l'ai vu crier. Puis me regarder. Je ne sais pas s'il a compris. Il s'est ensuite écroulé.

Ma vision s'est troublée un peu plus encore. Non pas à cause des explosions. Ni de la pluie. Mais de mes larmes.

Charles, votre fils, est mort ainsi.

Tombé au combat. Mort pour la France. Tué par son propre frère.

Je voudrais tant revenir en arrière. Ne pas avoir déclenché cette fichue mitrailleuse. Mais je ne pouvais pas savoir. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres. Tuer.

Prix interne du Lycée Sud dans la catégorie LGT remis à Romain Billon élève de 1^{ère} ES2 au Lycée Sud

Je te retrouverai

3 juin 1941, j'avais huit ans, mon père était parti à la guerre, la France venait d'être vaincue par l'Allemagne d'Hitler. Ce monsieur très charismatique me faisait très peur. Je le voyais souvent passer à la télévision, son visage exprimait de la haine et de la colère, sa voix était sèche et son langage paraissait vulgaire et totalement incompréhensible. En plus, ma mère m'avait dit que c'était à cause de lui si papa était parti. Je ne savais pas trop pourquoi il y avait la guerre, mais je savais juste que nous n'étions pas comme les autres.

Je devais porter l'étoile jaune sur ma veste pour aller à l'école, ma mère m'avait dit que nous avions juste des croyances que d'autres n'avaient pas et qu'il fallait que l'on nous reconnaisse. Mais je compris vite que j'étais différent des autres garçons, dans la classe nous étions rejetés, moi et les autres portant l'étoile. Du haut de mes huit ans et de mes 1m25, je ne comprenais pas très bien tout ce qui se passait autour de moi. Chaque jour, j'entendais des femmes de notre immeuble qui criaient, hurlaient ; cela me glaçait le sang. Des hommes les obligeaient à quitter leur logement et à les suivre. Pourquoi ces hommes faisaient-ils ça ? Pourquoi faire tant de mal à des personnes sans histoire ? Telle était la question que je me posais.

Jusqu'au jour où ce fut le tour de ma mère... C'était un matin, on frappa à la porte. Deux soldats en uniforme se tenaient debout, ils prirent ma mère et l'emmenèrent. J'étais dans le grenier là où ma mère m'avait caché avant leur arrivée. Lorsque je n'entendis plus un bruit, je sortis et retrouvai l'appartement vide : je venais de devenir orphelin. Dans ma tête, je n'avais qu'une seule idée : retrouver ma mère et la sauver. Le soir même, je pris mon sac et partis de chez moi, ma mère m'avait laissé quelques billets elle avait sûrement anticipé cette arrestation. Nous habitions Paris, c'était une très grande ville. Je n'avais aucune idée de comment j'allais retrouver ma mère. Je marchais, je ne savais pas où, mais je marchais. Il était neuf heures du soir, j'entendis une alarme. Je me rendis compte que j'allais devoir traverser la ville malgré le couvre-feu. Il y avait des voitures de police partout, je me faufilai entre des voitures, me cachais derrière les murs lorsqu'une personne me tapa sur l'épaule, je fis un bond, mon cœur battait à mille à l'heure : ça y est, la police m'avait vu, j'allais me faire arrêter. Je me retournai et aperçus une vieille dame, elle me demanda ce que je faisais tout seul dans la nuit, je lui répondis que j'étais à la recherche de ma mère. Elle me proposa un logement pour y dormir mais je refusai, je lui dis que je n'avais pas le temps. Je repris mon

chemin, il faisait nuit noire, seuls les pas des militaires qui surveillaient la ville retentissaient. Je sentais mes paupières se baisser, je m'assis dans une ruelle et m'endormis.

Pendant la nuit, un enfant de mon âge me réveilla, il me demanda ce que je faisais tout seul dans la rue. Je lui répondis que j'étais à la recherche de ma mère et il me dit que lui aussi recherchait sa maman. Sur le chemin, il m'expliqua que nos mamans avaient été emmenées dans des endroits en attendant d'être emmenées pour se faire tuer. Il me fit part de tout ce dont il savait sur ces camps et comment y accéder. Nous allions devoir marcher jusqu'à trouver le train qui nous mènerait à nos mères. Nous étions donc partis à la recherche de cet arrêt de train, il faisait nuit noire, j'entendais Martin qui était mort de fatigue, nous faisons attention de ne pas nous faire prendre quand tout à coup nous entendîmes des cris derrière nous, je me retournai et vis deux soldats qui nous appelaient. Nous nous mîmes à courir, les soldats nous suivirent. De là commença une course poursuite. Nous courrions de toutes nos forces, on tournait dans des ruelles très étroites sans même savoir où l'on allait. J'entendis un coup de feu, me retournai et vis Martin à terre, il venait d'être touché, il me fit signe de continuer à courir et de ne pas m'arrêter. Je réussis donc à semer les deux soldats. J'étais essoufflé, Martin avait donné sa vie pour que je retrouve ma mère. Il fallait donc que j'y arrive pour lui. Je continuai donc mon chemin et je marchais pendant des heures quand j'entendis des bruits qui attiraient mon attention. On aurait dit des cris et comme un roulement de train, je m'approchais et vis les fameux trains dont Martin m'avait parlé. Il y avait beaucoup de monde, je me glissai dans la file et montai dans un des wagons. La place y était réduite et l'odeur insupportable, je priai au fond de moi pour ne pas avoir à y rester trop longtemps. Le voyage dura tout le reste de la nuit. Au matin, les portes s'ouvrirent, une lumière m'éblouit, je descendis du train et me mis à la recherche de ma mère dans la file, quand je vis une silhouette qui m'était familière. C'était elle, c'était ma mère, je fis tous les gestes possibles pour qu'elle me remarque, je poussais les gens pour pouvoir la retrouver. La foule s'agita, les gardes commençaient à crier dans tous les sens quand un coup partit : je vis ma mère s'allonger sur le sol. Ma vie prit fin à cet instant.

Prix de la librairie Thuard dans la catégorie LP remis à Mélina Hubert élève de seconde bac pro technicien menuiserie agencement au Lycée Funay Hélène Boucher

Donner sa vie pour sauver celle des autres

C'était un soir d'automne 1940. Le sergent Martin, un gaillard d'un mètre quatre-vingt, prenait la garde du pont de Saint-Mard au nord de Soissons, que son bataillon venait de reprendre aux Allemands. La nuit était longue et hivernale. Alors que Martin faisait les cent pas entre deux rives, il fut surpris par une rafale de tirs, immédiatement il donna l'alerte. Mais lui qui était en première ligne, il n'eut pas le temps de se mettre à l'abri. Et le second assaut fut fatal.

Le sergent Martin avait déjà été mis à l'honneur par ses supérieurs pour avoir sauvé plusieurs soldats au combat et par son engagement pour sa patrie. Son colonel lui prédisait un grand avenir dans l'armée.

Mais le destin en avait décidé autrement.

Quelques heures plus tard, Martin reprit ses esprits, et ne put que constater le massacre de ses camarades de régiment. En allant sur le champ de bataille, il découvrit stupéfait son corps gisant sur le pont. Il se pencha sur lui pour constater qu'il était mort. Il resta quelques minutes sans bouger, sans comprendre. Au loin, de l'autre côté du pont, il entendit une voix qui l'appelait. C'était un vieil homme qui avait lui aussi fait la guerre pour sauver son pays. Il était vêtu de l'uniforme de colonel qu'il avait à sa mort.

Après une longue conversation, l'homme expliqua à Martin qu'il pouvait revivre s'il accomplissait de bonnes actions, qui sauvaient des vies. Cette chance lui était donnée grâce à l'homme qu'il était : dévoué et courageux.

Martin se mit en route pour retrouver sa compagnie. Mais son nouvel aspect lui permettait d'aller au plus proche des combats. Arrivé sur les lieux de combats, Martin ne sut pas quoi faire, ni comment faire. Les soldats ne le voyaient pas, ne l'entendaient pas. Mais la solution n'était pas loin. L'homme lui avait dit de faire simple et d'avoir confiance en lui. Le bruit des canons ramena Martin au combat auquel il assistait, spectateur, mais ce n'était pas sa mission. Au même moment, il vit une scène où un de ses camarades était en difficulté. Le soldat ennemi le visait, Martin suivit les balles du regard, celles-ci se détournèrent du militaire allié. Martin avait tout compris.

Martin alla de combat en combat pour aider les alliés à vaincre les ennemis en limitant le nombre de tués et en faisant progresser la libération des villes du nord de la France.

Alors que Martin était concentré sur une bataille dans un village, il remarqua une mère et son fils essayant de s'enfuir. Comme Martin était tellement obnubilé par les soldats et le combat, il ne sauva pas le petit garçon qui tomba sous les balles de l'ennemi.

Martin se rendit auprès de la mère désespérée et se mit à pleurer. Il s'en voulait de ne pas les avoir aidés, son engagement était de protéger la population. Pour lui il, avait échoué. L'homme apparut, Martin le regarda intensément et il sut ce qu'il devait faire : il décida de donner sa vie au petit garçon qu'il n'avait pas réussi à sauver. Le petit garçon revint à la vie, Martin avait respecté son engagement : donner sa vie pour sauver celle des autres.

Prix interne du lycée Funay Hélène Boucher dans la catégorie LP remis à Quentin Chardron élève de seconde bac pro technicien constructeur bois au lycée Funay Hélène Boucher

Une vie de lycéen paisible.

Je m'appelle Benny, j'ai 17 ans. J'habite une ville tranquille qui se situe au nord de l'Équateur. Je suis à l'internat, dans un lycée à cinquante kilomètres de chez moi. Depuis douze jours, le maire de notre ville a instauré un couvre-feu, car un assassin apparemment fou tue tous ceux qui pourraient le rendre nerveux. Ce couvre-feu nous ordonne de rester à nos domiciles à partir de 20 heures et de ne pouvoir en sortir, une fois seulement le soleil levé. Mais ce soir je ne vais pas pouvoir respecter cette règle.

Mon amie Serena vient de m'appeler, sa mère est une fois de plus allongée sur le sol de leur cuisine, ivre, elle pousse des hurlements terrifiants à chaque fois que quelqu'un essaye de la toucher et même de lui parler. Il est 20 h 15, je sors du lycée en passant par l'issue de secours, j'escalade la grille en fer et cours pour aller chez Serena. Je suis obligé d'y aller à pied, car il n'y a plus de bus ni de métro. Au bout de 20 minutes, j'arrive chez Serena à bout de souffle, je la vois assise sur le canapé, sanglotant à cause de l'état de sa mère, Madame Sanchez. Sa mère, je la connais depuis l'âge de six ans.

Depuis la mort de son mari, l'année dernière, elle plonge sa tristesse dans l'alcool. En allant dans la cuisine, je la vois allongée sur le sol, un couteau à la main, pleurant la mort de son mari. Je retourne dans le salon pour parler avec Serena de cet assassin qui terrorise toute la population. Elle me dit qu'aujourd'hui, il a encore sévi, qu'il a tué deux femmes aux cheveux bruns. Nous sommes restés tous les deux à parler jusqu'à une heure du matin sur le canapé du salon. À une heure nous avons porté la mère de Serena qui s'était endormie jusque dans son lit. Je ne sais plus très bien combien de temps je m'attardais encore avant de prendre le chemin du lycée, mais cette fois je marchais.

Des patrouilles de police tournaient dans toute la ville, je me cachais à l'approche de chacune d'elle pour ensuite reprendre mon chemin. Avant de rentrer au lycée, je suis allé dans un parc, je me suis assis sous un arbre du jardin pour dessiner la faune et la flore qui le peuplaient. Au bout d'une heure, je n'arrivais plus à rien, mes pensées étaient ailleurs, où, je ne sais pas, mais elles n'étaient pas avec moi. Je suis reparti sur la route du lycée.

En arrivant, j'ai une fois de plus escaladé la grille avant d'ouvrir la porte que j'avais coincée à l'aide d'une pierre en sortant tout à l'heure. Je suis monté discrètement et je suis allé me coucher en ayant pour seule lumière celle de mon portable. À six heures du matin, le

proviseur de mon lycée est venu dans nos chambres pour nous dire que l'assassin avait encore sévi cette nuit-là, qu'il était rentré dans une maison et avait tué deux femmes. L'une des victimes était une jeune fille qui répondait au doux nom de Serena et l'autre, une veuve alcoolique.

Prix interne du lycée Touchard Washington dans la catégorie LP remis à Clémentine Besnard élève de seconde bac pro prothésiste dentaire au lycée Touchard Washington

La guerre reste la guerre

La mort et mon métier, je m'appelle Georges Carpentier, je suis marié, père de famille de quatre enfants je vivais une vie purement ordinaire sans souci jusqu'à un beau jour de 1914 ou trois personnes vêtues de noir sont venues me chercher. Moi et mon fils âgé de 19 ans nous avons été chargés dans un camion où il y avait aussi des voisins de notre village, personne ne savait ce qu'il se passait ou allait se passer, nous avons fait trois voire quatre heures de camion.

Quand nous sommes enfin arrivés, ils nous faisaient sortir un par un du camion et nous donnaient un uniforme, des bottes, et un casque. Il fallait se changer directement, quand nous nous sommes tous mis en rang mon fils était près de moi, en un bref temps un homme s'est mis devant nous et nous a dit :

<< Une arme se tient comme ça, et on tire comme ça >>

Il avait mis son arme contre son épaule et appuyait sur la gâchette.

Juste après il nous montra à tous nos lits pour la nuit, il était tard donc nous sommes tous allés dormir sans manger, rien n'avait été proposé et par peur personne n'avait osé demander.

Le lendemain nous avons été chargés dans un camion avec un bout de pain et une gourde d'eau, après un bon moment passé dans le camion, nous sommes arrivés sur une grande plaine d'herbe. Là on a entendu :

<< Tirez, tirez !!! >>

Des hommes arrivaient en face et nous recevions des balles, donc nous avons commencé nous aussi à tirer, étant des novices nous n'avons pas compris tout de suite : la guerre était déclarée.

Le bombardement dura pratiquement une journée entière.

Durant cette guerre atroce et interminable, la pire des choses qui pouvait m'arriver, m'est arrivée : la mort de mon fils.

Je m'en rappelle comme si c'était hier, pendant un énorme bombardement nous nous étions cachés moi, mon fils, et une quinzaine de soldats dans un hôtel abandonné quand nous entendîmes des bruits, j'ai alors légèrement glissé la tête dehors, et là une cinquantaine de

soldats ennemis étaient devant l'hôtel, une quinzaine de soldats sont rentrés dans l'hôtel, ils ont fouillé partout et on finit par nous trouver.

Une fusillade mortelle a commencé, une balle m'a atteint dans le bas du dos, j'avais une douleur insoutenable, mon sang coulait énormément je suis tombé dans le coma.

Je me suis réveillé dans un hôpital de campagne, dans la même pièce que moi il n'y avait que trois personnes : moi et deux soldats qui étaient avec moi.

J'ai essayé de me lever mais mes jambes ne bougeaient plus, sur le moment je me suis dit que c'était à cause du coma, mais non, on m'a appris par la suite que j'étais paralysé au niveau des jambes.

La première chose à laquelle j'ai pensé c'était mon fils, j'ai donc demandé au soldat qui était avec moi où il était et l'un des soldats m'a regardé avec de grands yeux pendant une demi-seconde et a ensuite baissé les yeux pendant quelques secondes, puis il m'a juste dit tout bas :

<< Nous n'avons pu ramener que son corps >>.

J'ai tout de suite compris : c'était la fin...de mes jambes...de mon fils...de ma vie !

J'ai pris une arme qui était sur mon chevet, à cette époque, se procurer une arme était aussi facile que de recevoir une balle.

J'ai mis cette arme dans ma bouche et au moment où j'ai pressé la détente j'ai vu cette silhouette, cette femme, entrer dans la pièce. Cette femme, qui était ma femme.

Mon dernier regard, ma dernière pensée furent pour ma femme, la mère de mes enfants, que j'ai abandonnée à son malheur.

La guerre reste la guerre rien n'est joyeux dans la guerre.

Prix de la librairie Thuard spécial CAP remis à Louis Colette élève de CAP CIP2 au Lycée Touchard Washington